

IMAGES

Copyright by Jean Paul MONIER - 2011

Le temps est bas, gris, sale,.... , cafardeux alors que le soleil devrait être de la fête puisque je suis libre, libre de toute obligation d'échanger mon temps contre quelques monnaies. Cela fait des mois que je m'y prépare avec, tantôt un brin d'exaltation à l'idée de tout ce qui n'a pas été fait et va devenir potentiellement faisable, tantôt nostalgie à l'évocation de toutes ces années qui se sont déroulées dans un film à vitesse accélérée et variable. Dans le feu de l'action je n'ai pas perçu cette vitesse, ou je n'étais pas au bon endroit pour la percevoir, mais qu'est-ce qu'elle a perturbé le temps ! La masse de mes souvenirs tend également vers le trou noir et il me faut des efforts de plus en plus importants pour en détacher un du conglomérat. A vingt ans j'avais une idée assez précise du concept d'immortalité : -qu'allais-je faire de tout ce temps ?

Aujourd'hui la clarté du concept s'est effacée et le temps devient un produit rare. Tellement rare qu'un jour gris comme celui-ci la question qui se pose est : -Me reste-t-il assez de temps pour m'agiter sur un projet avec quelques chances de le conduire au bout.

Enfin, temps ou pas, il faut comme hier s'agiter, non pas parce qu'un quelconque problème est à résoudre mais parce qu'il est inscrit quelque part qu'il faut s'agiter. Au même titre que les fourmis vont et viennent pour approvisionner la citadelle, la fourmi humaine s'agite pour grossir le butin de la race qui, pour des espèces électroniques ou sonnantes qui, pour l'histoire qui, pour la puissance qui, pour le plaisir de s'arrêter....

Aujourd'hui 17 avril 1997 je suis donc à l'aube du troisième âge. Le premier serait mieux mais il n'y a pas le choix. Il faudra donc faire avec. Ce matin le travail va consister à faire le tri : -ce qui sera transporté dans l'ancre lozérien, -ce qui peut être vendu, -ce qui relève d'organismes de bienfaisance, -ce qui est depuis longtemps en attente de décharge et ne doit sa survie provisoire qu'à une paresse tenace. Ces dernières années il y a plus eu accumulation que gestion de l'espace. Le seul endroit de l'appartement qui ait gardé un air civilisé est mon bureau-chambre-salon. Si j'avais pu y faire un coin cuisine je crois que le reste de l'appartement n'aurait plus eu ma visite.

Le repli stratégique a commencé il y a bien longtemps. A l'origine il y a eu le départ de Jacqueline. A ce moment-là je n'ai pas compris tout le film, ou je n'ai pas voulu. Les années qui suivirent firent semblant de ressembler aux précédentes. Elles étaient comme ces mobiliers "copie d'époque", produits industriels qui ne peuvent pas tromper longtemps. Enfin,

elles passèrent et, petit à petit, s'éloignèrent du modèle d'origine. André et Lætitia devinrent de plus en plus sensibles aux "facilités" que leur offrait la vie auprès de leur beau-père. Au début il s'agissait d'exceptions : -l'occasion d'un weekend à la neige,... puis les exceptions devinrent la règle et la façon de demander de plus en plus impérative. Il faut reconnaître que je n'ai pas fait beaucoup de résistance contre ce qui ressemblait à une mise à sac de mon jardin affectif. Si la seule façon d'avoir des fleurs passait exclusivement par la quantité d'engrais, il valait mieux renoncer aux fleurs. C'était probablement mes racines lozériennes qui parlaient. Les plus jolies fleurs sont celles des plateaux au printemps. Ce sont des cadeaux que la nature offre sans contrepartie au paysan pour améliorer son quotidien. Il lui suffit de se baisser et cela fait plaisir : -aux femmes, - à l'industrie des parfums -et bien entendu à lui-même.

De fait avec le mariage de Lætitia en 88 et le départ d'André en 89, en mission commerciale dans le Sud-Est asiatique, mon jardin affectif, déjà bien mal en point, passe à l'état de friche complète.

A cette époque mes migraines "colorées" me tenaient parfois compagnie, depuis longtemps déjà, mais elles étaient loin d'avoir atteint l'intensité qui était maintenant la leur. D'une part leur apparition était aléatoire et les phénomènes "colorés" qui suivaient, tenaient plus du rêve éveillé que des spectacles qui me laissent maintenant épuisé mais toujours demandeur. Demandeur de quoi ? Je suis incapable de justifier ce besoin mais si je pouvais "auto-provoquer" une crise je le ferais sans autre raison que celle de finir par comprendre. Au tout début,

en 1969 je m'étais réellement inquiété car je me pensais atteint d'une maladie cérébrale. Les manifestations étaient pourtant loin d'atteindre l'intensité et la durée qu'elles ont eues ensuite. Lorsque j'avais raconté à mon médecin que les migraines auxquelles j'étais sujet s'accompagnaient de manifestations colorées il avait ouvert des yeux qui en disaient long sur la profondeur de son interrogation. Devant mon insistance et l'absence totale de référence dans sa typologie des symptômes il se décida à me faire une lettre d'introduction pour un neurologue de la place. Ce dernier hésita longuement entre le fou rire et l'interrogation puis finit (probablement sur la base de ma bonne mine) par jouer le jeu et j'eus droit au plus beau feu d'artifices de contrôles médicaux : -de jour, -de nuit, -câblé, -non câblé... pour finir par m'entendre dire qu'aucune anomalie physiologique ou neurologique ne pouvait m'être adressée. Hésitant entre le sentiment du ridicule et la grogne j'acceptais momentanément le verdict. Comme cela correspondait au départ de Jacqueline vers des berges plus prospères cela arrangea bien la "faculté" qui pouvait émettre des hypothèses sans se donner la peine de les vérifier et, surtout classer le cas dans les atypiques sans intérêt. Quatre ou cinq années passèrent sans que les phénomènes s'amplifiasse considérablement. Je vis d'autres éminents spécialistes qui me traitèrent avec le respect que l'on doit à un client et l'intérêt généré par un non-sens. Petit à petit j'ai appris à vivre mes "phénomènes". Je donnais le change à l'environnement par des justifications de type migraine sans m'appesantir sur les particularités qui suivaient. En fait je ne ressentais strictement aucune douleur pendant le spectacle. Parfois même, lorsque la manifestation

s'apaisait, j'étais euphorique sans pouvoir attribuer cet état à une quelconque raison. Dans ces moments j'étais moi. Je continuais de voir, entendre, sentir, mais dans le même temps ce que je voyais se superposait à des fonds de couleurs changeantes très contrastées. Je n'entendais pas de bruit à proprement parlé mais mon paysage sonore était altéré, affaibli comme parasité. En fait, surprise et anxiété dépassées, j'arrivais à neutraliser ces phénomènes en fixant mon attention sur mon environnement réel et ce, d'autant plus facilement qu'ils n'interféraient pas avec ma vie professionnelle en ne se manifestant, le plus souvent, qu'après vingt heures et très rarement en cours d'après-midi.

Le plus difficile était de ne pas pouvoir en parler. Avec Jacqueline il n'en fut jamais question puisque les manifestations fortes se produisirent peu de temps après qu'elle m'ait appris épistolièrement qu'elle m'avait aimé parce qu'elle avait cru m'aimer, n'ayant rien connu d'autre... au-delà de la douleur, mon naturel sarcastique avait fait la liaison avec les pommes de terre : -je n'aime plus les pommes de terre car depuis que j'ai goûté... Finalement la fidélité n'était peut-être qu'une rigidité parmi d'autres. Jacqueline devait être, elle, aussi souple de la taille que dans sa tête.

Quoiqu'il en soit l'urgent est de préparer le déménagement et le repli sur le territoire des anciens puisque j'ai décidé de quitter Clermont. J'ai pourtant passé plus de temps ici que sur mon plateau montagneux d'origine. Mais qu'y ferais-je maintenant ? Mes seules relations approfondies sont professionnelles et aucune n'a dépassé le niveau de la cordialité. Ce ne sera peut-être guère plus chaleureux dans mon fond de vallée lozérien

mais il faudra faire du chemin pour venir constater mon humeur. Par ailleurs, je retrouverai peut-être deux ou trois connaissances qui m'éviteront de devenir totalement asocial. Mon vieil ami Julien doit toujours exploiter la ferme familiale, à moins qu'il n'ait passé le relais à l'un de ses enfants. De toute façon, s'il n'est pas mort, il est toujours dans le secteur.

Bon, trêve d'introspection ! Par quoi je commence ? : –le plus facile, les chambres. Je vais conserver la literie qui est en bon état et que je réinstallerai « au Moulin¹ ». Celle qui y est actuellement doit avoir bien souffert de l'humidité. Avec quelques photos, et un ou deux jouets d'André et Lætitia, on considérera que les chambres sont vidées. Je ferai enlever tout le reste par Emmaüs ou un « cousin » tel « Job' enlèvement ». J'espère que ces meubles peuvent encore rendre service à de braves gens, sans transpirer l'ennui dans lequel ils sont restés longtemps ici.

Quelle galère pour enfiler, tout seul, sommiers et matelas dans les housses prêtées par l'entreprise de déménagement. Une fois en place, elles me permettent de ne pas être trop regardant quant aux modalités de transport jusqu'à la cuisine où je centralise tout ce qui est appelé à partir. Du séjour je ne retiens que mes livres futiles ou moins futiles que je range soigneusement dans les cartons. J'empile « Le nouveau plan comptable », « Technique de l'Expertise » et autres ouvrages professionnels sur la table du séjour. Je ne les proposerai même

¹Lieu dit de la propriété. Vraisemblablement en souvenir d'un vieux moulin qui s'approvisionnait en énergie à l'eau du petit ruisseau qui passe en contrebas. Aujourd'hui il ne reste que le bief avec son dénivelé et de grosses pierres servant de repère aux truites.

pas à mes jeunes collègues qui doivent les avoir, éventuellement dans des éditions plus récentes. Ils iront directement à la déchetterie. Ils me sont devenus aussi inutiles que les costumes trois pièces de la penderie. Seul le bahut du living m'accompagnera pour ranger mes livres. Je lui ferai une place dans la pièce commune du vieux. C'est drôle, il n'est plus là depuis dix ans mais c'est chez lui que je vais me retirer, je ne me suis pas encore fait à l'idée que c'est maintenant chez moi.

Encore un effort et je vais avoir terminé de ranger mes vêtements dans les penderies de déménagement, le linge ainsi que tout ce qui est papier et documents personnels dans les cartons. Au départ j'avais pensé n'emmener que mes vêtements, comptant sur le linge qui encombrait les armoires dont ma mère était si fière. A la réflexion il est peut-être sage de vérifier l'état du contenu des armoires qui n'ont pas revu la lumière depuis que j'ai fermé la porte après l'enterrement du père, un matin de janvier 87. Je fourre dans un sac de voyage : deux vieux jeans, un gros velours d'hiver, deux grosses chemises de bûcheron, deux pulls, une parka ainsi que des chaussures de marche afin de pouvoir bricoler sans me geler avant l'arrivée du déménageur.

Un petit creux me signale qu'il est bientôt midi. Ma montre confirme. Sandwich ou semblant de repas ? Ma ligne ne me tracassant plus depuis déjà longtemps, je peux choisir. A midi la formule sandwich est mon quotidien depuis longtemps, plus par paresse et misanthropie que par nécessité : j'évitais ainsi les conversations où l'on finit par lever un coin du voile. De plus je gagnais du temps et m'évitais d'emmener des dossiers le

soir, dossiers que je n'étais jamais certain de pouvoir ouvrir. Lorsque venait le temps des bilans et des comptes d'exploitation, j'arrivais de bonne heure à mon bureau afin que je n'ai pas à m'expliquer sur un éventuel retard dû à une « migraine » intempestive. Cela me donnait une petite image servile mais je la préférais à celle d' « anormal » que l'on n'aurait pas manqué de me donner si mon entourage professionnel avait été au courant de mes soirées en fondu enchaîné. Par ailleurs je me suis toujours efforcé d'être attentif aux autres et courtois. De ce fait je n'ai jamais rencontré réellement d'hostilité dans mes relations. Quand cela a parfois menacé, il a suffi que l'ours reprenne toute sa taille, un œil de circonstances, ... et tout rentrait dans l'ordre. Il faut dire que, si je n'ai pas pris la succession du père, ce n'est pas parce que je n'en avais pas la morphologie, et en particulier les mains qui semblent plus faites pour tenir une masse qu'un crayon.

Trêve d'introspection, je descends mon sac de voyage dans la voiture et prends la direction du centre commercial cherchant un petit bistro où le menu fêtera, un peu, ce premier jour de liberté.

Dans la rue les gens continuent de « speeder », appelés qu'ils sont par leur emploi du temps ou/et leurs responsabilités. Seuls quelques désœuvrés traînent leurs mauvaises manières sur les pelouses de la place en compagnie de chiens, en apparence plus sympathiques qu'eux. Je n'aime pas ces gens. Ils me heurtent de toutes les façons : -comportementales, -vestimentaires, morales, .. Je suis prêt à tendre la main à un malheureux mais ces « Indiens » là n'ont rien de malheureux, ils narguent le passant, occupent des espaces verts où les déjections de leurs

chiens interdisent l'accès aux enfants, se vautrent sur des bancs qui ne sont plus accessibles au passant, s'autorisent à venir vous « taxer » sous peine de lazzi. L'homme « social » dira que les temps sont durs et le travail rare. Je ne dois pas être social car lorsque je les vois, a priori en bonne santé, je me trouve souvent à rêver à des solutions musclées. Ces espaces de non-droit m'horripilent, j'ai horreur de fermer les yeux sur leur existence, celle-là ou celles des abus de biens sociaux sur lesquels on me demandait de me voiler la face, qu'ils étaient si mineurs que je pouvais ne pas les avoir vus.

L'escalator m'oblige à sortir de mes pensées pour dire à mon pied droit que c'est à lui d'attaquer.

Au troisième restaurant je découvre une tête de veau qui fait parfaitement mon affaire. Je l'accompagne d'un petit « Boudes » assez frais qui lui dit parfaitement bonjour. Après un petit café, ce n'est pas la béatitude mais c'est un début de journée qui donne envie de poursuivre. Habituellement je me traîne plus que je n'avance. Serait-ce le début d'un nouvel équilibre.

Il est maintenant 13h30 et il me faut rentrer car « Job' enlèvement » m'a dit qu'ils attaqueraient entre deux heures et deux heures et demie.

Sur l'esplanade les gens s'agitent, on sent la future reprise des hostilités. Dans le hall, personne. L'ascenseur a l'air de m'attendre depuis mon départ. Au sixième, la porte refermée, j'ouvre celle de l'appartement à la lumière du bloc de secours car l'éclairage malgré mes réclamations au syndic n'a pas été réparé depuis deux mois. Il va falloir que je finisse par lui faire une lettre recommandée. C'est peu de chose mais, lors d'une

visite de futurs acheteurs, c'est un mauvais point, et les visites sont censées commencer la semaine prochaine. Je laisse donc la porte ouverte pour mes déménageurs.

Je n'ai jamais été cambriolé mais cela doit ressembler au spectacle qu'offre l'appartement. N'ayant rien d'autre à faire, je m'installe une dernière fois dans mon vieux canapé et fait passer en accéléré, l'histoire de ce lieu que je vais quitter. La joie de l'achat en 1964, l'emménagement en 65, le premier Noël et tous les petits bonheurs des années qui ont précédé la désertion de Jacqueline, la phase de réadaptation, les premiers weekends de célibataire, le départ d'André et Lætitia, le long, très long hiver qui s'installe. Je serai peut-être heureux lorsque je vais fermer la porte pour la dernière fois.

Le bruit sourd de l'ascenseur perverti le silence .. Clac ! .. Ploc ! Ce sont peut-être mes « Job' enlèvement » ! Prenant la direction du hall, je me trouve face à deux personnages dont l'un au moins présente assez peu les caractéristiques d'un déménageur. Il mesure 1m55, doit peser 45 kg alors que son compagnon plafonne au-dessus d'un mètre quatre vingts et, même si la misère est son lot, ne doit pas mourir de faim.

-Monsieur Bouchiran ?

-Oui !

-Nous venons vider votre cave ou votre grenier.

-Eh bien ! Voilà autre chose, ce n'est pas ce que j'ai demandé à la personne que j'ai eue au téléphone. Il s'agit de vider tout l'appartement à l'exception de la cuisine et du meuble bibliothèque-rangement du séjour.

-On peut pas ! On sait pas faire ! Nous, on vide les caves et les greniers dit le petit.

Ce n'est pas possible, moi qui doit partir ce soir après le repas amical avec les collègues à la « Taverne strasbourgeoise » ... Bon Dieu de Bon Dieu !...

-J'essaie d'avoir le responsable avec lequel je m'étais entendu pour savoir d'où vient cette erreur.

Nom de Dieu de nom de Dieu .. si cet amphibie n'a rien compris, je peux revoir toute mon organisation. Où est ce putain d'annuaire maintenant...

-C'est la joie, je ne sais même pas où est mon annuaire !

-Si c'est le numéro de « Job' enlèvement » que vous voulez, nous avons des cartes, dit le petit qui joignant le geste à la parole fouille la pochette de sa veste et me tend une carte en piteux état mais où le numéro, dont j'ai besoin, est indiqué.

-Merci bien, sinon j'étais bon pour descendre téléphoner dans un café...04 ... 73 ... 93 ... Allo, « Job' enlèvement », pourrais-je avoir la personne qui s'occupe d'établir vos plannings.

-

-Je suis Bertrand Bouchiran chez lequel vous deviez faire un gros enlèvement cet après-midi.

-

-J'attends ... *(un brin prêt à mordre, ... mais j'attends..)*

-

-Oui, j'ai deux messieurs à côté de moi qui sont venus pour le travail commandé mais ils me disent qu'ils ne vident que les caves et les greniers ..

-

-Ahhhhh ! Vous me rassurez. Leurs autres collègues vont arriver avec un camion.

-

-Ils sont trois ... J'ai eu une belle peur que nous ne nous soyons pas compris ... Je vous remercie. Au revoir.

-Alors ?..

-Alors, il n'y a pas de problème. Trois autres de vos collègues vont arriver dont un qui a l'habitude de démonter les meubles. En attendant, je vous offrirais bien un café si je savais où lui mettre la main dessus ... je dois pouvoir repérer un petit alcool ..

-Surtout pas ! On a eu assez de mal à s'en passer..

-Excusez-moi !..

-Vous pouvez pas savoir .. mais sûr, .. ça a été dur et, pas plus le gros que moi, on y est pas arrivé du premier coup. Heureusement qu'il y avait les copains.

-On peut descendre en prendre un à la cafétéria ..

-Non, non, on louperait peut-être les autres. Par contre si vous avez une cave, on peut commencer par là.

-Il y en a une mais je l'ai vidée l'an dernier et n'y ai rien mis depuis.

-Bon « yaka » attendre !

Clac !.. Ploc !..

-On va peut être pas attendre longtemps dit le petit.

Le grand « balaise » doit avoir fait vœu de silence.

Dans le hall, je trouve trois personnes qui sortent de l'ascenseur. Comme le « parleur » m'a suivi, les présentations sont vite faites.

-Heureusement que vous arrivez, je me demandais ce que j'allais pouvoir faire avec le fourgon.

-Yapaque le fourgon ! Ya le bonhomme, dit la nouvelle « gouaille » qui vient d'arriver.

-Oueh-oueh ! Toujours sympa ! C'est pas toi qui traîne mes cageots.

-A propos de cageots, vous devriez descendre les chercher pendant que je fais le tour avec monsieur.

-Oui chef, reprennent les autres trois à l'exception du moine géant.

Et, comme un seul homme, ils reprennent la direction de l'ascenseur.

-N'oubliez pas de me remonter ma petite mallette, je l'ai laissée sous le siège du camion.

-Eh oui ! T'as de gros bras, mais pas de tête .. lui lance celui qui m'a tenu la conversation jusque là.

-..ça va, ça va l'athlète .. Bien ! Monsieur Bouchiran, vous me montrez ce qu'il faut que nous enlevions.

-C'est simple, j'ai fait un premier tri. Je vais vous montrer tout cela... Dans le séjour seul le grand bahut ne part pas. Par contre tout ce que j'ai laissé dedans doit être emporté ce soir. Dans la cuisine, vous ne touchez rien, le déménageur viendra prendre le matériel que j'y ai entreposé dans la semaine qui vient. Dans les chambres tout s'évacue.

-Tout ? Vous y avez des meubles de qualité. Ce n'est pas le genre de ce qu'on nous fait enlever. Cela arrive mais ce n'est pas habituel.

-C'est bien comme je vous l'ai dit : les chambres en totalité et le séjour à l'exception du grand meuble duquel vous retirez ce qui est encore dedans.

-Je ferme la porte de la cuisine ce sera plus facile à expliquer aux copains... D'ailleurs ce sont eux qui doivent arriver (Clac ! Ploc ! ..) .. Il y a de la vaisselle et de la verrerie dans votre bahut ..

-Oui, oui .. cela s'emmène..

-Je vais demander à notre athlète de s'en occuper.

-Qu'est-ce que je t'ai fait encore ?..

-Tu as pris le nécessaire pour la verrerie et la vaisselle ?

-Je ne l'ai pas monté mais j'en ai dans le fourgon. Pourquoi ?

-Tu vas t'occuper personnellement de la vaisselle du bahut. .. Bon les frangins, vous autres, vous rangez tout le reste dans vos cartons pendant que j'attaque le démontage des meubles. Je vous ferai signe si j'ai besoin d'un coup de main. On ne met pas les pieds dans la cuisine et on enlève tout le reste sauf le grand meuble d'où Raymond va sortir la vaisselle et les autres choses qui sont encore dedans. Essayez de pas tout mélanger afin qu' on ait pas trop de travail au dépôt. Compris ? On y va ?

-Moi je redescends chercher mes cartons à verres et à vaisselle. Il y en a beaucoup ?

-Regarde toi-même.

-Oh pécaïre, je ne vais pas en avoir assez, il faut que je revienne au dépôt.

-Commence avec ce que tu as, on verra après ce qui reste. Commence par les verres.

Mes compagnons de l'après-midi se répartissent dans l'appartement et commencent leur ballet : l'un s'occupe des vêtements, l'autre des bibelots pendant qu'un autre descend les petits meubles. Celui qu'ils ont appelé Raymond est parti chercher le nécessaire au transport de la verroterie et le dernier

attaque le démontage de ce qui fut ma chambre. Ils s'activent sans paroles inutiles forts de leur habitude de travailler ensemble. De temps à autre, ils bloquent l'ascenseur et descendent trois ou quatre cages pleines à ras bord. Deux chargent à l'étage et deux autres vident au rez-de-chaussée. Ils n'ont pas vraiment mauvais genre, leurs vêtements sont propres mais disent leur fatigue. C'est leurs visages qui parlent le plus. S'ils ont eu des problèmes avec l'alcool, ce ne sont plus les stigmates de ce dernier qui les marquent mais les terribles traces d'une vie qui n'a pas dû toujours être rose. C'est lorsqu'ils ouvrent la bouche qu'ils se dévoilent le plus : des gencives entre lesquelles la joue amaigrie se glisse, des chicots qui ne méritent plus le nom de dents et disent l'espoir perdu de voir un dentiste. C'est le taciturne et Raymond qui doivent être aux deux extrémités de la chaîne des âges : le premier avec une quarantaine d'années et le second une soixantaine, les autres se répartissant entre.

Du coup, je vais me laver les mains pour observer ma propre tronche : plus longue que large, mais la peau tendue dit bien qu'elle n'a rien à voir avec la famine. Le crâne largement dégarni accentue l'aspect charnu qui donne envie de parler de gros. L'œil sombre, gris noir, ne doit pas faciliter les confidences mais a souvent dû me protéger des chercheurs de querelle. Ces réflexions me font sourire intérieurement mais curieusement rien ne bouge dans la tête qui me fait face : j'ai même envie de dire quelle sale gueule. Du coup dans ma tête ça frise le rire mais le portrait d'en face n'en manifeste rien. Ah ! Si, ça vient mais ce n'est pas encore un miracle. Il faudra que je m'observe à nouveau. A ce jour, je n'avais jamais fait

attention à ce décalage entre mes états intérieurs et le drapeau qui était sensé les signaler (rouge : mer houleuse, ...). De plus j'ai comme l'impression d'une temporisation très importante entre le moment où je ressens et celui où j'affiche. Si cela se confirme, ce n'est pas étonnant que les gens me prêtent un mauvais caractère : teigneux, mordant .. Eh bien ! j'ai mis le temps pour mettre la main sur la source de toutes mes déconvenues .. Du coup la tronche de la glace esquisse un sourire plus franc. Oueh, oueh ! Il va falloir attaquer la troisième mi-temps avec plus d'enthousiasme, ou du moins en donner l'apparence.

C'est sur cette bonne résolution que je retourne dans le séjour. L'action commence de payer : des espaces de quelques mètres carrés sont maintenant libres. Ma chambre est en pièces détachées, celle d'André a commencé à subir le même sort. J'y retrouve mon spécialiste du démontage.

-Vous devriez rappeler Jean !

-Qui est Jean ?

-Celui que vous avez eu pour convenir du travail. Combien il vous prend ? J'ai bien la facture mais elle est dans le camion.

-1500 francs. Pourquoi me dites-vous cela ?

-Les meubles que je démonte sont état neuf. Nous allons pouvoir les remettre en vente presque aussitôt et sans avoir de vraie remise en état à faire. Je pourrai le lui confirmer. Je pense qu'il annulera la facture.

-C'est très gentil de votre part mais ce qui est convenu est convenu. Par ailleurs les meubles seront bien mieux à rendre service plutôt que s'abîmer dans une remise à la campagne. Finalement, je vous suis d'aucune utilité, je ferai aussi bien

d'aller faire un tour comme cela je ne vous embarrasserai plus.
Pour combien de temps en avez-vous ?

-Dans deux heures nous n'aurons pas fini mais nous commencerons à y voir plus clair.

-C'est bon ! je reviens sur le coup de 16h30.

-Vous pouvez partir tranquille, il y aura toujours quelqu'un dans l'appartement.

-De toute façon, il n'y a rien à voler.

-C'est vous qui le dites.

-Allez, à quatre heures et demi.

Comme ils utilisent l'ascenseur, je prends l'escalier. C'est vraiment un escalier de secours : du 5X5 au sol, des murs bruts de décoffrage. Certaines planches ont laissé leur empreinte comme les fossiles dans les schistes. Ils ne se cassaient pas trop la tête dans ces années de construction intensive. Aujourd'hui, une finition pareille, même pour un escalier de secours ne serait pas acceptée. Je voulais partir ce soir après le petit casse croûte avec les collègues mais finalement il n'y a pas le feu et mon départ attendra bien demain matin. Comme je n'ai pas envie de faire du camping je vais me chercher un petit hôtel. Je devrais trouver ça en remontant l'avenue Julien. Il doit y avoir « Le Colbert » sur la droite. C'est un peu « classe » mais au diable l'avarice ce soir.

Je n'inspire pas la confiance, il a fallu leur payer la chambre d'avance. Il est vrai qu'avec mon vieux trois-quart réversible, sans valise et la tête entrevue cet après-midi dans la salle de bain, c'est peut-être normal. Je profite pour passer dire, à l'agence chargée de la vente, que a priori tout se déroule normalement et que, seules quelques bricoles encombreront

encore pendant quelques jours. Comme cela ne m'a pris qu'une quarantaine de minutes mes pas me ramènent à Jaude. Pour un mois d'avril le temps est clément et autorise une halte sur un banc, à l'opposé des sauvages qui « squattent » ceux qui font face aux Galeries dites Lafayette.

J'ai toujours aimé observer les allées et venues des gens sur la place. Lorsqu'ils ont des aspérités physiques ou comportementales, j'aime me laisser aller à leur bâtir une histoire en les suivant du coin de l'œil. Depuis que ces grands jets d'eau ont été réalisés au milieu de la place, cette dernière a pris un air plus métropole régionale mais moi j'ai perdu les longues perspectives qui sont maintenant cassées par ces horreurs modernes. Un couple entre quarante et cinquante ans passe à portée de voix. Lui paraît excédé. Ses gestes sont secs et il se retourne de façon mécanique vers sa compagne qui lui « tire » une tête à changer de restaurant pour la fin d'après-midi :

.... Pouvais pas faire à moins .. inviter ..

.... porte pas ...

Je ne saurai jamais si c'est la belle mère ou des amis un peu collants mais ils se promettent une réception de qualité. Le savoir-vivre risque d'en policer la première manche mais ils semblent se préparer, après le départ de leurs invités, à une deuxième mi-temps de qualité.

Sournoisement, je les envie car il y a bien longtemps que je n'ai pas eu le plaisir de « m'asticoter » avec quelqu'un pour un non-motif. Ils sont bientôt remplacés dans mon champ de vision par une jolie silhouette. Elle pourrait être belle si son air d'importance ne cassait pas l'esthétique générale. C'est une

faute de goût impardonnable. Il est vrai qu'il faut peu de choses pour pervertir le beau : cela peut être le verbe, un choix de décoration inopportun, une rupture dans un ensemble, .. mais la pire des fautes est l'outrecuidance doublée de fatuité. C'est vrai des monuments comme des êtres humains ou de la nature, dans le sens où cette dernière est le résultat des manipulations de l'homme. Les chutes du Niagara ou la terre vue de la stratosphère nous émeuvent esthétiquement par leur seule splendeur, sans que la nature puisse être accusée de poser. Parfois la démesure humaine finit par devenir esthétique mais ce n'est plus à l'échelle du particulier mais à celle de la mégalomanie d'individus qui ont essayé de marquer l'histoire. Certains nous ont légué de somptueuses réalisations qui ont surtout eu le mérite de donner à des artistes des situations d'expression qu'ils n'auraient pas pu avoir autrement. Je n'arrive pas à les absoudre pour autant car le virus de la « mégalomanie » continue de sévir, et ce qui était hier le privilège des rois ou de leur grand vizir devient celui du moindre possesseur d'espèces. Heureusement, tous n'y succombent pas, mais que de flancs de montagne explosés pour extraire le matériau nécessaire à satisfaire les nombrilismes les plus variés. A la décharge de mes contemporains cette situation sévissait déjà au temps des pyramides où les possesseurs de quelques « kopecks » voulaient tous leur mastaba pour impressionner leur Dieu des morts, dans le bon sens, comme le faisait pharaon avec son grand ensemble personnel. Aujourd'hui, il ne s'agit plus d'impressionner le Dieu des morts mais les vivants qui suivront pour qu'ils se souviennent combien était puissant le « grand chef » qui a fait construire ce « chef d'œuvre », qui n'a

jamais aussi bien porté son nom. Lorsque les milliardaires chinois et indiens vont s'y mettre, ils vont nous mettre la planète en friche en cinquante ans.

Ah ! jolie dame. Il faut relire Ronsard et oublier un peu cette « femelle assurance » pour se souvenir que tout passe, et la beauté plus vite que tout, que rien ne vous autorise à ce dédain qui vous donne momentanément un sentiment d'éternité que vous ne pouvez qu'usurper.

La jolie dame a passé sans entendre mes pensées et, ce soir, fidèle à l'image qu'elle a d'elle-même elle veillera aux devoirs des enfants pour qu'ils acquièrent le savoir mais aussi le rictus qui en fera les cadres dits supérieurs de demain.

Bon, j'arrête le délire et je vais faire un dernier tour aux Galeries Lafayette que les vieux clermontois continuent d'appeler les Galeries de Jaude. Je fais le grand tour pour ne pas passer au milieu des chevelus épinglés. Comment peuvent-ils supporter toutes ces cochonneries qu'ils se piquent partout, j'en ai mal rien que d'y penser. Cela me rappelle les corridas que le vieux faisait avec ses cochons pour leur placer les épingles sur le bord du groin. Je voulais bien l'aider à les entraver pour qu'il puisse officier avec ses pinces spéciales, mais je n'ai jamais pu me résoudre à le faire. Je crois que j'aurais gueulé aussi fort que ces pauvres cochons qu'on martyrisait pour leur bien puisque c'était pour les empêcher de se battre dans l'auge, et ces cons-là le font pour épater le bourgeois. Il y a des secteurs où le derme est très peu innervé, mais quand même .. Il est vrai que le travail n'est pas leur fort mais s'ils viennent à s'accrocher, ne serait-ce qu'avec une branche, ils n'ont plus qu'à tenir la poêle pour faire le boudin.

Depuis que les grandes surfaces ont envahi la périphérie de la ville, le lieu a perdu de son magnétisme sur le consommateur mais il résiste voire contre attaque. Il finira par être classé monument historique à moins qu'il soit rasé pour des raisons de sécurité. Dans les étages le bruit du bois qui grogne sous les couches des revêtements plastifiés est d'une autre époque. Je connais l'endroit depuis une quarantaine d'années mais sa construction doit bien remonter au début du siècle. Les vitrines et l'entrée principale ont dû bénéficier de nombreux entretiens, mais ces derniers sont tellement restés dans le cadre de la conception d'origine que l'on a l'impression qu'ils sont là de toute éternité. Ici, on pousse encore les portes pour passer le sas d'entrée. Celui-ci franchi, s'offre un lieu où je n'ai plus d'âge tellement il est conforme à mes souvenirs : les menus objets qui sont en vrac dans les présentoirs, les femmes troncs qui n'ont jamais eu de tête continuent d'offrir, juchées sur leur étagère, dans leur coin les déshabillés sensés faire rêver, les femmes du coin parfumerie et soins du corps enfermées dans leur univers, qui Lancôme, qui Daniele Jouvance, .. proposent et font des essais de produits sur leurs clientes. Pour ces dernières il me semble qu'il y a eu une petite évolution : elles sont moins en guerre que celles qui auraient pu être leurs grands-mères. Leurs peintures (rouge à lèvres, ou autre signifiant corporel) sont moins agressives, moins voyantes. Il se peut aussi que le petit paysan de l'Aubrac s'y soit habitué et soit moins surpris par les débauches de couleurs. Je musarde dans le secteur papeterie pour le plaisir de revoir ces bataillons de stylos aux formes et couleurs variées s'invectivant par des noms mythiques Waterman, Schaëffer, .. J'ai souvent passé

devant et envié ces formules 1 de l'écriture et je vais me retirer sans avoir jamais succombé. Je ne visite pas les autres étages car ils n'ont jamais beaucoup bénéficié de mes visites et je sors par la porte arrière après avoir gravi l'escalier qui y mène. L'air commence à se refroidir, surtout sur l'arrière du bâtiment où le soleil est très discret. Il est 4h1/4, il est temps de rejoindre « Job' enlèvement ». Faire le court chemin qui me sépare de l'immeuble et remonter au sixième, ce sera l'heure que j'ai donnée pour mon retour.

Le camion est toujours en bas. Ils ont commencé de le bâcher. Heureusement qu'il fait un temps sec car ils ne sont pas trop bien équipés pour faire ce type d'enlèvement.

Ils ont libéré l'ascenseur et je monte sans encombre. La porte est ouverte. J'entends la voix du spécialiste du démontage :

-Vous pouvez vous en aller avec Raymond, j'attends monsieur Bouchiran pour régler les derniers détails.

-Je suis là, comme convenu. Je ne vous ai pas fait attendre au moins ..

-Nous finissons à l'instant. Un petit balayage et c'est fini. A propos, nous n'avons pas descendu l'aspirateur, vous en aurez peut-être besoin.

-Non, non. Ne vous tracassez pas. Si je n'ai pas bien fait la sélection de ce que je voulais emmener ce sera bien fait pour moi.

-Bon, eh bien .. voilà, .. puisque vous n'avez pas voulu que je rappelle Jean, voilà la facture.

Je la prends, la range dans mon sac et vais faire le chèque sur un coin de la table de cuisine.

-Voilà ! Je vous remercie tous et voici mille francs que vous partagerez tous les cinq.

-Merci monsieur Bouchiran. Vous ne ressemblez vraiment pas à nos clients habituels qui nous suivent pas à pas, surveillant nos moindres gestes ..

-C'est une façon de bien commencer mon premier jour de retraite.

-Eh bien ! Nous vous remercions tous encore et vous souhaitons que Dieu vous le rende.

-Bien que je ne compte pas trop sur son aide, je vous remercie de l'avoir dit. Au revoir, .. au revoir, ..

Après avoir serré la main de chacun, les dernières bricoles sont évacuées : derniers cartons, sacs de saletés balayées dans les pièces maintenant vides. Il me faut déjà faire appel à ma mémoire pour y revoir les objets familiers.

Je prends ma vieille pelure trois-quart en Cashmere et mon sac de voyage rangé dans la cuisine. Je n'ose pas vérifier l'état des vêtements que j'y ai mis de peur de me sentir obligé d'en chercher d'autres, je ferme la porte et, en route pour l'hôtel.

Une dizaine de minutes plus tard je pousse la porte de ma chambre. C'est un hôtel relativement ancien qui a dû bénéficier de nombreuses restaurations. Il date d'une époque où l'on ne coupait pas les centimètres carrés et où le mot espace de vie avait encore un sens, du moins pour les petits bourgeois. La fenêtre donne sur une cour intérieure qui est en réalité un petit jardin d'agrément. Encore une vieille bâtisse qui cache bien son jeu. Fenêtre ouverte, pas un bruit de la ville ne parvient. Ma montre indique 17h30, soit une grosse heure avant de rejoindre mes collègues pour le repas amical d'au revoir. Je

sors la veste et le pantalon du sac. Ils n'ont pas tout à fait l'air de sortir du pressing mais feront l'affaire. D'ici une heure la veste aura perdu ses traces de pliage les plus voyantes et le pantalon je ne le regarderai pas.

Bien que de facture moderne, la salle de bain est dans l'esprit de la chambre, on ne risque pas de se cogner au mobilier à moins d'être « gelé comme un coing ». Par contre le cadre est inopérant sur le personnage qui m'accompagne et me regarde de sa glace. Si la couronne de cheveux poivre et sel qui lui tient lieu de coiffe était rasée on pourrait penser avoir à faire à Kojak², le bronzage en moins et la tristesse en plus. Vraiment ce type ne doit pas être drôle à fréquenter tous les jours. Avec un petit effort il pourrait appartenir à la catégorie des sumos. Il serait chouette avec la chose-kangourou en turban .. Tiens ! Il lui arrive de sourire à cet ostrogoth.

La douche est agréable et je ne suis pas pressé par le temps. Pas pressé par le temps .. C'est une expression nouvelle. Est-ce que cela va durer ?

19h-20, je ne veux pas m'appeler Désiré ce soir. Je serai donc en avance.

Lorsque je dépose ma clé, je dois avoir meilleur mine que cet après midi car j'ai droit à : -Bonne fin de journée monsieur, accompagné d'un regard sympathique.

Heureusement que j'ai pris ma vieille pelure car le soleil de l'après midi a laissé la place à un début de nuit froide d'Avril. Dans les grandes avenues la circulation est intense, tous les lampions sont allumés, les actifs rejoignent leurs pénates. Vu le nombre de diligences qui circulent, les tepees doivent être dans

²Personnage de série télévisée américaine des années 70

des campements éloignés. Moi le campagnard, j'ai toujours privilégié le centre ville et n'ai jamais vraiment regretté ce choix. Ces dernières années où je n'allais plus dans ma Lozère natale, il m'est arrivé de rêver de verdure mais cela ne durait pas car la verdure tout seul était encore plus triste. Cela m'inquiète bien un peu pour demain mais que ferais-je ici sans l'occupation professionnelle.

Le boulevard Pasteur est encore chargé mais d'ici une demi heure ce sera le désert. La taverne est le seul établissement éclairé. A l'intérieur, personne ..

J'ai dû faire un peu de bruit car un serveur fait son apparition, il me semble que c'est celui qu'on appelle Jacques.

-Une de vos collègues est déjà là. Nous vous avons installé dans la petite salle de réunion ..

Je me dirige donc vers le fond de la grande salle et pénètre dans le couloir qui distribue salles privées et coins toilettes. Dans la salle Évelyne est en train de placer des petits cartons.

-Alors ! C'est ta fête.

-Ma fête.., ma fête.., enfin si tu veux.. Que fais-tu ?

-Le patron a tout prévu, même la table ..

-Où suis-je ?

-Entre le Big Boss et madame.

-Ah ! Et en face ?

-Moi ! Tu ne tires pas la gueule .. et, au départ, tu n'oublies pas de m'offrir un café... A moi !

-Ah ...

-Cela t'ennuie ?

-Non, j'aime bien le café .. Qu'est-ce que tu as mis sur mon couvert ?

-Secret-défense. Seul le grand Charles est appelé à lever l'interdiction.

-Ah ..

-Eh bien dis donc, quelle conversation ce soir. Tout est dans les variations de tonalité du « Ah ! ». Tu nous quittes donc définitivement.

-Pourquoi dis-tu cela ?

-Tu mets bien ton appartement en vente ?

-Oui, mais je ne m'installe pas au Sénégal.

-Tu parles ! Déjà que clermontois tu t'es toujours fait rare dans les agapes, maintenant, à Arcomie, on ne va pas te voir tous les jours .. Tu as prévu un chien au moins.

-Pourquoi un chien ?

-Aussi sauvage que tu sois, une journée sans dire un mot finit par être longue.

-J'ai tout de même des voisins.

-Autant que je me souviens, le plus proche est au minimum à cinq cents mètres.

-Tu exagères ..

-Tiens ! La troupe arrive ..

-Bonsoir .. bonsoir .. bonsoir ..

-Alors, monsieur le nouveau retraité, la journée n'a pas été trop longue ?

-Si les suivantes doivent passer à la même cadence je n'aurai pas le temps de m'ennuyer.

Suivent les insipidités les plus variées avec des collègues que j'ai pu apprécier au titre de leurs compétences, mais avec lesquels je n'ai jamais eu de rapports dépassant la courtoisie professionnelle si j'excepte Évelyne, ce drôle de personnage. Il

y a une quinzaine d'années si j'avais eu la tête moins encombrée elle aurait pu être une deuxième chance sur le chemin de la vie.

Charles Bonjean et « madame » viennent de passer la porte et les civilités fusent. Je joue au retraité qui participe à sa fête bien que mon esprit soit déjà dans l'après festivité. J'ai droit, bien sûr, au discours de circonstances :

-Un petit lozérien de dix huit ans a commencé sa formation, comme cela était d'usage à l'époque, chez un petit comptable Auguste SouchalIl y a trente ans Jean Claude Bouchiran rejoignait notre cabinet après l'obtention de son expertise comptable Ce soir nous sommes réunis pour lui dire notre amitié et le regret que nous avons de voir partir notre responsable expertise Nous savons que vous revenez sur votre plateau montagneux. Vous saviez, et avez toujours su, ce que vous faisiez, mais cela nous inquiète, nous, gens de la ville. Aussi, afin que vous restiez au contact de la civilisation, la société vous offre votre portable personnel dont la maintenance continuera d'être assurée comme si vous étiez toujours dans la maison. C'est presque un abus de bien social mais comme le responsable du service expertise s'en va, son successeur s'emploiera à ne rien remarquer. Par ailleurs vos collègues vous offrent un billet Air France valable pour les six mois à venir.

Sur ce, Charles Bonjean me broie la main et madame me « bise ».

J'ai horreur de ce genre de situation mais il me faut répondre :

-Monsieur Bonjean, madame, chers collègues ...nianiagni nianiagna nianiagni ... Enfin pour résumer, j'ai commis

déjà deux erreurs majeures : -la première en confondant le train de clermont Ferrand avec celui d'Avignon, la deuxième en me mariant. L'une comme l'autre m'ont laissé de bons souvenirs, j'ose espérer que la retraite sera la troisième ..

-Ah ! Ah (hilarité de courtoisie).

-Je vous remercie tous pour votre présence et cette soirée. L'apéritif est pour moi : que ceux qui n'aiment pas abîmer leur champagne avec la présence de framboise lèvent la main. 1, 2 8, 9. (Évelyne se lève en disant qu'elle va faire le nécessaire au près du service).

Temps mort où les conversations particulières reprennent dans l'attente de l'ouverture des hostilités.

Les verres sont distribués. Comme c'est ma manche, je lève mon verre :

-A votre santé et bonne continuation à tous..

-Bonne troisième mi-temps me répond André qui suit le monde des artisans.

Les hostilités débutent avec une quiche au munster, accompagnée de Tokay. Les deux méritent le déplacement mais si cela continue comme cela il va falloir repousser la nuit. Un mot à gauche, un mot à droite en bannissant toute référence au monde professionnel est le gage de la soirée. Entre deux bouchées de quiche, Charles Bonjean qui m'appelle maintenant Jean Claude me précise :

-Bien entendu votre ordinateur conserve toutes ses caractéristiques à la nuance qu'il n'a plus accès au réseau de l'entreprise.

-Cela va de soi, il ne manquerait plus que la confidentialité des comptes d'entreprises ne soit pas assurée. Il n'empêche que c'est très chic de votre part d'avoir pensé à ce cadeau.

-Je suis heureux d'avoir fait un bon choix. Pour le service après vente, si vous avez un souci de maintenance, il reste appareil de l'entreprise et couvert par sa garantie de trois ans, tant la maintenance à distance sur le site de Compaq, que chez le fournisseur local. Je vous ai fait mettre le contrat dans la mallette.

-C'est encore mieux. Par contre j'espère que la ligne PTT existe encore.

-Pourquoi n'existerait-elle plus ?

-Vous n'avez pas idée du bout du monde où il retourne.

-Vous connaissez ?

Léger rosissement d'Évelyne.

-Un peu... Les corbeaux y volent à l'envers pour ne pas voir la misère.

-Vous poussez ..

-Juste un peu ! Mais si ces dernières années il y a eu un peu de neige, il est envisageable que des sapins aient coupé la ligne en s'abattant.

-Il y a longtemps que vous n'y êtes pas revenu ?

-Depuis la mort de mon père il y a dix ans.

-Vous risquez d'avoir de sacrés surprises ?

-J'en ai bien conscience mais il existe quand même de l'hôtellerie à proximité.

-Ah bon !

Là dessus les jarrets braisés à la bière font leur apparition. Ils sont accompagnés de bière Wilfort, une excellente bière brune.

Comme mes papillons me fichent la paix ce soir, je ne vais pas les provoquer avec la bière et continue au Tokay, .. avec modération. Avec une cuisine aussi riche il n'est pas étonnant que les caricatures d'Alsacien soient enveloppées.

Le munster finit les choses sérieuses. Ma « bonne » éducation m'en fait prendre mais il faut reconnaître que je suis un peu cocardier. Je préfère nettement la diversité de ma région qui permet de commencer avec des goûts légers et des pâtes onctueuses, pour finir avec la rudesse des bleus, bien que certains de ces derniers n'aient de bleus que la couleur. Avec le munster c'est tout de suite la grosse artillerie, et celui de ce soir tire fort.

Un soufflé au Kirsch termine les agapes. Je voulais faire le délicat mais ma gourmandise m'y fait revenir. Le café qui suit oriente les conversations et les regards sur la sortie.

C'est le patron qui évacuera le premier les lieux, laissant à Évelyne le soin de régler l'aspect matériel. Je déballe mon cadeau :

-Je n'ai pas été très correct de ne pas l'ouvrir.

-Tu parles ! Tu savais et tout le monde savait ce qu'il y avait.

Bon ! Tu m'attends, je vais régler.

-Je te suis, n'oublie pas de faire sortir l'apéritif.

-Ce n'est pas la peine, c'était prévu.

-Non, non. J'y tiens. Je ne veux pas faire le mendiant.

-Tu ne changeras jamais.

-C'est un peu tard. La souplesse physique ou mentale ne s'améliore pas avec l'âge.

-Allez vieillard, on y va.

Après les dernières formalités l'air vif de la nuit nous accueille et Évelyne me prend le bras (Ce n'était peut-être pas une menace en l'air).

-Tu ne prends pas le chemin de chez toi.

-Si tu veux un café..., tu suis! Il n'y a plus de chez moi. Je suis à l'hôtel Colbert.

-Chic ! C'est l'aventure.

Arrivé dans le hall, je prends la clé et la donne à Évelyne et vais régler le supplément pour les petits déjeuners. Le gamin qui fait la réception de nuit me regarde, me semble-t-il, d'un air goguenard. J'ai envie de lui dire que sa grimace ne fait pas très professionnel.

A l'étage la porte est légèrement entrouverte mais la lumière est allumée, du bruit vient de la salle de bain. Je pose l'ordinateur et mes grosses pelures.

Évelyne apparaît, son tailleur est aussi net que ce matin lorsqu'elle l'a pris. Il faut observer finement pour repérer quelques petites rides qui sont apparues ces dernières années. Diane de Poitiers devait avoir une cinquantaine de cette nature.

-Tu t'en vas ?

-Non ? Tu devais m'offrir un café. Ce n'est plus au programme ?

-Beu r...

-Ta conversation devient intéressante. Il y a deux heures, c'était des « Ah ! » maintenant c'est carrément de l'onomatopée.

-Tu me perturbes, ..comme toujours. Tu restes en tailleur pour prendre le café ?

-Mes souvenirs chantaient que tu aimais défaire tes paquets cadeaux.

-Je crois que j'aime toujours...

-...

Nous dégustons donc notre café.

Évelyne qui a toujours eu beaucoup d'énergie s'en fait servir un deuxième avant de sombrer dans le sommeil. Je ne bouge pas, encore sous le coup de cette soirée si éloignée de mon morne quotidien. La plénitude du moment, le parfum et la chaleur qui émanent d'Évelyne bousculent toutes mes certitudes. Si elle me demandait à l'instant de rester, je ne sais pas si je résisterais beaucoup. Mon esprit se glisse dans cette hypothèse illuminée par la magie de la soirée... Petit à petit, alors que le film d'un autre devenir se déroule, l'horizon s'obscurcit, mes démons familiers reprennent place dans l'histoire des possibles, grisant de plus en plus le cadre de lumière.

Et c'est la contre attaque. Les couleurs explosent dans ma tête tantôt sous forme de traînée, tantôt de taches. Les variations sont à la fois si rapides et si intenses que je crains une nausée. Je me réfugie au fond de moi-même pour essayer d'échapper à ce déferlement qui n'a jamais été aussi fort. Totalement immobile, je réserve mon souffle, attentif à ne pas réveiller Évelyne. Il ne manquerait plus que je lui laisse le souvenir d'un malade. Tout à coup un flash me laisse l'impression d'avoir réellement perçu une image. L'explosion silencieuse des couleurs reprend sans que j'ai le sentiment d'une interruption quelconque. J'essaie désespérément de faire le vide dans mon esprit sans y parvenir. Le temps s'ajoute au temps me donnant le sentiment que, contrairement à d'habitude, cela ne prendra pas fin. Une pensée m'échappe : -Si j'avais été seul cette nuit

la peur s'installerait peut-être. Peur de quoi : -plonger dans la folie, -la mort ? Pas de réponse.. Un autre flash .. Cette fois-ci, j'ai eu le temps de distinguer une sorte de paysage dans lequel un arbre se dressait au premier plan : -un drôle d'arbre qui porte des cosses de haricots géants. Ce n'est pas possible, c'est le Munster qui se venge d'avoir été la cible de mes arrière-pensées. Pendant quelques instants le feu d'artifices reprend, son coupé, et, tout à coup, une image claire et nette s'impose :

Je suis au bord d'une route. Curieusement je sais qu'il s'agit d'une route mais tout n'est que brouillard, un brouillard bizarre fait de lumière. Oui, c'est cela, la lumière est si intense qu'elle m'empêche de voir .

Plus rien.. Si ! A nouveau le calme dans ma tête, le souffle d'Évelyne à côté de moi et une immense fatigue qui m'envahit comme si j'avais nettoyé tous les greniers des Monts Verts.